



MAPRA

paris
art

AC-RA

PROCHAINE EXPOSITION

“ ESTIVAL Vrais Rêves 2018 “

A Arles du 3 au 9 juillet

Tous les jours 10-13h et 15-20h

La Galerie Vrais Rêves

présentera une rétrospective de saison

à l'occasion de sa 30ème année d'exposition

dans les salons de l'Hôtel du Musée d'Arles, Rue Réattu.

avec

**Marc LE MENÉ,
Bénédicte REVERCHON,
Jean-Raymond HIEBLER.**



Galerie Vrais Rêves - 6 rue Dumenge 69004 Lyon
+33 4.78.30.65.42 , +33 6.08.06.94.34
galerie@vraireves.com

NDLGalerie :

Partenaire « amical » de l'Hôtel du Musée pour les Rencontres d'Arles depuis 1988, nous sommes fiers de présenter pour cette trentième année les travaux des 3 derniers photographes exposés cette saison à la galerie Vrais Rêves de Lyon.

De septembre à novembre 2017, nous avons tout d'abord montré le travail de **Marc Le Mené** avec sa série « Chambre mentale ». Depuis 1997, quelques années après la Villa Médicis, Marc Le Mené crée des photographies mettant en scène des objets dans un espace dédié. Près de 250 photographies, sorte de journal iconographique, ont été produites dans cette chambre en 20 ans. L'exposition était un véritable parcours... car elle évoluait de semaine en semaine...

Le travail de **Bénédicte Reverchon** a été exposé à la galerie de janvier à mars 2018. Diviser en deux parties, l'une se présentant sous le nom « Images improbables » et l'autre « Orographies ». C'était par ailleurs sa 4ème exposition personnelle dans notre lieu après « Les lumières de la ville », « Après la pluie » et « A travers les yeux d'une libellule ». Bénédicte Reverchon est une plasticienne qui adore la photographie et le dessin. Toutes ses œuvres sont hybrides et oscillent entre ces deux pôles très complémentaires dans son approche personnelle. Cette nouvelle série interroge le médium, la lumière et les mystères de la création de l'image.

Enfin, les photographies de **Jean-Raymond Hiebler** exposées à la galerie du 17 mars au 28 avril 2018 seront également présentes à Arles. L'auteur, a exposé régulièrement, depuis des années, ses créations dans le cadre du festival « Quai du Polar » par des installations dans des lieux singuliers. C'est ici sa première exposition dans une galerie dédiée à la photographie. Jouant avec les codes du film noir, les récits de faits-divers et nos représentations de l'Amérique de l'ère du mac-tartisme, il se plaît à nous égarer dans des reconstitutions pointilleuses de tragédies banales ou de drames hollywoodiens et pose la question du « fait divers », entre la réalité enregistrée par les images de police scientifique et la construction d'un récit exemplaire attendue par le public...

Une visite virtuelle en 3 D de l'exposition de Jean R. Hiebler a été réalisée par la société **Notoryou** de Paris que nous remercions. Vous pouvez la suivre à l'adresse suivante : <https://my.matterport.com/show/?m=LZnavjqdt1j&nozoom=1>

Photographies de presse en 300 DPI disponibles sur demande

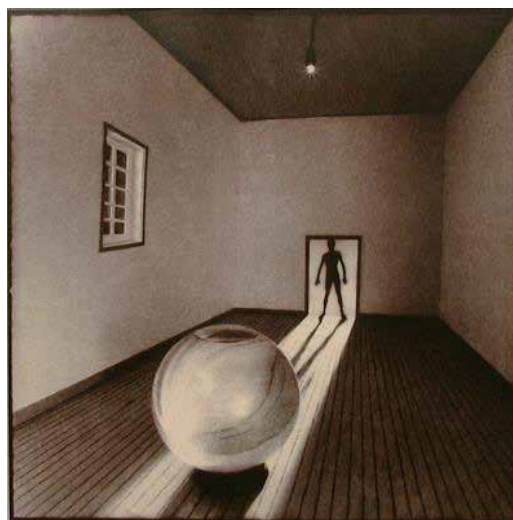
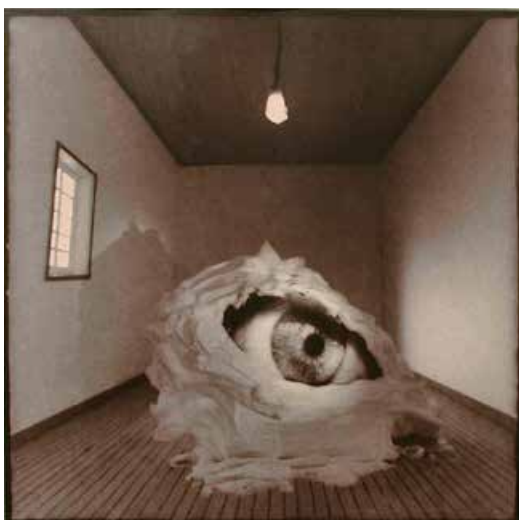
Marc LE MENÉ

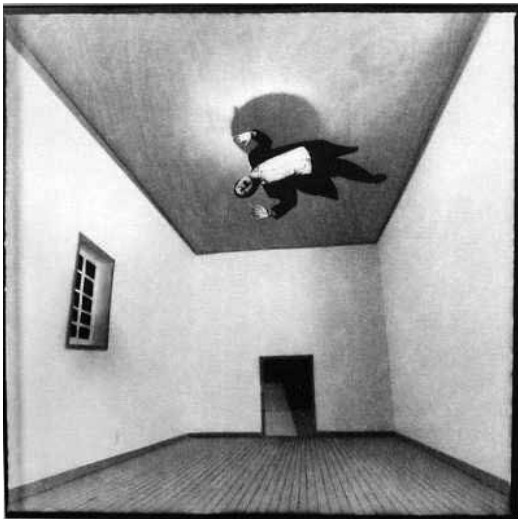
Le photographe, Marc Le Mené, a découvert son terrain d'élection dans des « chambres mentales » où il se laisse volontiers aller à des rapprochements cocasses et déroutants. La chambre mentale? C'est la chambre photographique et la boîte crânienne captant et inventant des images. Elle nous introduit dans une aventure incroyable – farce ou tragédie. Le photographe, qui se définit de bien des manières, se caractérise aussi comme un manieur d'objets hybrides, d'accouplements illégitimes, un marieur de discordances. Il soulève des questions délicates et précises, toujours avec nonchalance, avec le même soucis de précision et de perturbation méthodique. Il jette à sa manière la panique dans sa boîte de Pandore.

Il s'aventure à l'intérieur de régions où (...) le vraisemblable et l'incongru échangent leurs propriétés en une vertigineuse et joyeuse jonglerie. (...) Le résultat est déconcertant. Marc Le Mené touche de la sorte à ce qui est une des fins propre de l'art. On le retrouve dans les barrages d' « un autre monde » du dessinateur Grandville : « Transformations, visions, incarnations, ascensions... », Puzzle, patchwork, bric-à-brac, kaléidoscope, pêle-mêle... Ce que suggère en premier lieu cette histoire, c'est que les chambres mentales de Marc Le Mené ne représentent peut-être que l'instant suspendu d'un éparpillement, un point d'orgue dans un processus permanent de construction et de déconstruction. Le photographe découpe : il manipule l'espace, il taille, il effectue des prélèvements dans l'espace mental et l'espace du monde.

(...) Le photographe aime à la fois le mesurable et la démesure, ce qui rapproche et éloigne. (...) Ni paradis perdu, ni enfer, c'est un petit monde, un cosmos miniaturisé. La multiplication des événements y apparaît à la fois inquiétante et drôle. Le vertige naît de la multiplicité des détails. (...) Se définit ainsi une imagerie luxuriante, une fantasmagorie humaine avec jeux, parades et étreintes. L'histoire est parfois vraie, ce sont souvent des hommages ou des clin d'oeil. L'homme au harpon c'est un peu Moby Dick, le roman préféré. L'homme en fumée est une allusion à l'opéra de Pascal Dusapin Perela, l'Homme de fumée. Le Magritte c'est un Magritte, le type qui peint la pièce vide, c'est un peu la folie. Mais le photographe aime que l'on y voie ce que l'on veut, au gré de notre culture littéraire, cinématographique ou culture enfantine ou cauchemardesque... Chacune de ses images nous poussent à nous interroger sur le cheminement des rêveries et pensées ou nous engagent les chambres mentales. Une image vous entraîne dans votre propre labyrinthe intérieur. La photographie, comme la peinture, est cosa mentale, chambre mentale.

D'après un texte de Emmanuel Guigon







Bénédicte REVERCHON

Les images improbables

Tout commence en 2011.

Les images présentées n'existaient pas et n'auraient d'ailleurs jamais dû exister. Mais voilà, un concours de circonstances, certains appelleront cela du hasard ou encore un accident de parcours, en a décidé autrement. Elles se sont formées, pour disparaître presque instantanément. Et pour tout dire je n'ai pas vu grand-chose, mais j'étais là. Tout s'est passé tellement vite. La prise des clichés a figé des images improbables, en tout cas imprévues.

Capture aveugle, matérialisation d'une image impossible.

Le temps et l'espace se sont pour ainsi dire comprimés. Dans le même temps, l'image s'est fragmentée, figeant dans ce temps fugitif différents instants. La photographie est devenue une concentration d'informations réorganisant des lieux, des êtres et du temps.

Ne pas être en réaction, laisser les choses se décanter, le temps qu'il faut pour réapparaître et se révéler, prémices à un dialogue.

Ainsi, le processus peut se mettre en place. Il y a d'abord eu Les plans. Tous sont issus de photographies. Par projection. A la fois structure de l'image par l'épure des lignes, ils s'échappent de la source. Cette mise à plat à travers des lignes gravées rehaussées de blanc devient la trace de quelque chose, un plan au sol ? Une empreinte ? Une nouvelle représentation se construit avec ses repères, une circulation. Jusqu'à épuisement. De la matière. De la mémoire. Quant au temps, il pourrait être ancien, même très ancien. Ici ou dans d'autres contrées. Le même processus se décline dans Les cartouches avec cette fois des hommes qui s'affairent, des lignes qui se percutent mais le tout dans une temporalité qui nous est familière. Et finalement un dessin qui pose le tout, filtre et conserve juste de quoi suggérer.

Effleurer la surface, en extraire l'épiderme avant que le vent n'ait tout balayé. Les désencrées vont vivre l'épreuve de l'effacement, à n'en pas douter, mais à quel rythme, nul ne le sait et c'est tant mieux. Les images mises à l'épreuve d'un processus de projection et d'impression changent de nature. Chaque gouttelette a entamé une migration. Point parmi tous les points, elles semblent résister ensemble à une disparition prochaine. Accrochons un regard encore quelques instants, tant que cela est possible, après il sera juste trop tard.

Dans cette course contre la montre, les impressions encrées sont devenues matrices et ont enregistré une étape de leur existence.

Peut-être est-elle là la substance de la pensée, cette empreinte à peine saisissable qui disparaît à peine née. Stockée quelque part, elle pourra être réactivée, ou pas...

Bénédicte Reverchon - 12/2017

**Les photographies imprimées sur un support non adapté s'auto-détruisent presque immédiatement.
Phase 1 : Celles ci-dessous imprimées sur PVC ont été re-photographiées et imprimées sur papier
avant qu'elles ne soient complètement détruites.**



**Phase 2 : Après un temps plus important l'encre diffuse et s'égalise sur le PVC.
Les photographies sont presque totalement détruites.**



***Phase 1
Impression sur papier***



***Phase 2
Impression sur papier***

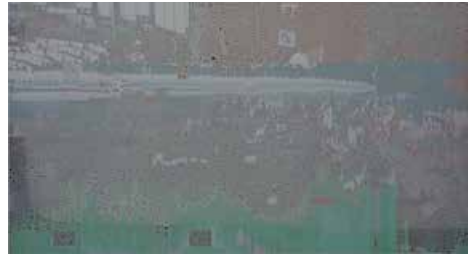


***Phase 3
La matrice sur PVC***



Images improbables - Noir et Blanc





Images improbables couleurs



Orographies

Dans ce road movie physiquement immobile - road still frame - où il s'agit de la retenue des traces sur les fixes, on ne rencontre personne, seulement les restes de l'homme dont la disparition hante les paysages...

Ou alors l'homme s'en abstrait totalement pour le rendre à lui-même, paysage grand classique des rythmes visuels, pris sous un nouvel angle imaginaire pour le rendre presque à lui-même...

Presque... Presque tel quel car sur la photo, piège de la lumière, s'exerce un travail de couverture et de graphie personnelle, se surimposant et exposant les failles, les fractures, sujettes des tremblements de frontière tectonique, dégradant l'image pure, la manipulant par toutes formes de procédés secrets et intimes qui restent d'alchimie non délivrée et non révélée d'alcôve d'âme.

Oui, la lumière de cet instant T subira le passage du temps, de série en série de décomposition recomposition, fragmentation défragmentation dans toutes les modalités de la série américaine, du moins au plus, de la reconnaissance jusqu'au questionnement, pour ne plus exister qu'en transparence adhésive sur des calques, d'autres couches ou des murs d'application que la nouvelle lumière détériorera encore et encore, qu'elles soient naturelles ou artificielles, les photos faisant leur oeuvre de passage, emportant dans leur souvenir intime une particule d'encre, autre souvenir de lumière...

Surtout dans sa raréfaction.

Jeux de lumière et d'encre, pour que lumière et encre ne restent plus qu'en principe, ne se reposant sur aucun fixateur définitif, transience* instaurée, livrée à disparition, à restes fantomatiques où se confie l'âme et l'imagination, encre comme support sessile, spongieuse filtrant l'imaginaire sur des paysages narratifs figuratifs devenus abstraits, où figuratifs et abstraits collaborent, symbiose de corail entre l'animal et le végétal, jusqu'à être totalement détachés de leur origine...

Reste le Grand Trouble, le Grand Inconnu qui n'est plus à portée d'oeil et que le maniérisme du cerveau, toujours poussé biologiquement structuré à chercher une ressemblance dans les images de nuages, s'acharne à dissoudre.

Non, avec un peu de chance rien ne sera résolu, rien ne sera reconnu, rien ne sera interprété et tout restera en harmonie à la lisière du sens et du non-sens...

L'intermédiaire encré subira les mêmes agissements, frappé d'oeil et de lumière, à chaque fois une particule s'arrachera... Oui chaque fois, chaque coup d'oeil et de lumière l'estomperont.

Et cette dernière est bien (...)

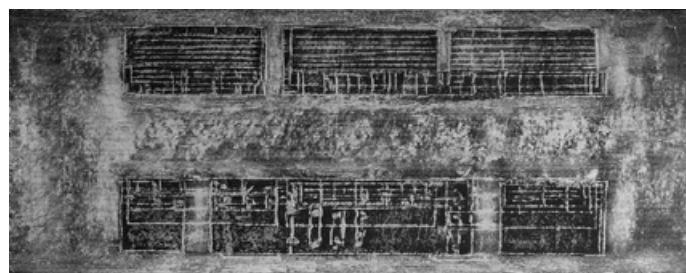
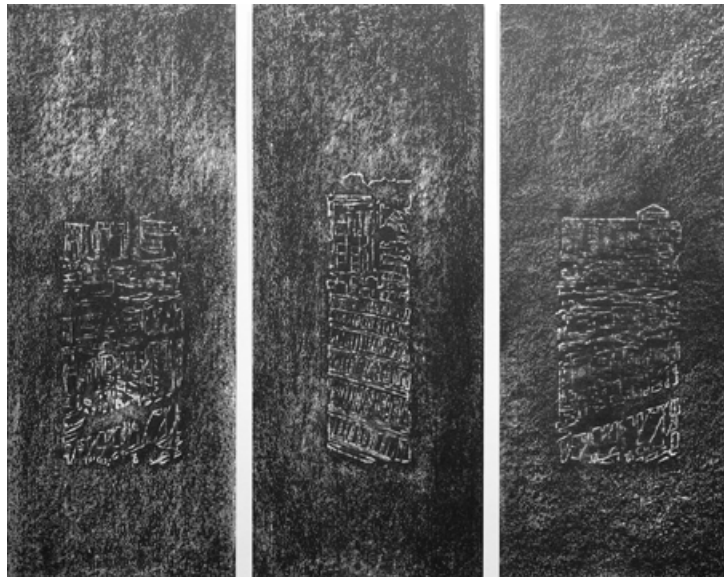
D'après un texte de Tao No Wan

*transience : terme anglais pouvant être traduit par caractère transitoire.





**Orographies - sur simple et double peaux :
L'étude sur relief, technique mixte sur film transparent**



**«Cartouches» 2016-2017, technique mixte sur papier
39x17cm**



Jean-Raymond HIEBLER

« Unsolved cases »

Le livre des morts du détective Stiehler

Harold S. Stiehler était un inspecteur du département de police de la ville de New York. Vraisemblablement attaché au Bureau des Homicides, il y travailla du début des années 1920 au début des années 1950. Si ses talents d'enquêteur ne lui permirent pas d'accéder à la postérité, c'est un curieux objet, son oeuvre personnelle, qui empêcha que son nom ne sombre dans l'oubli.

L'objet se présentait – et se présente encore - sous la forme d'une sorte de classeur de bonnes dimensions, épais d'une quinzaine de centimètres, et constitué de feuilles de papier fort, blanc sans doute originellement, mais qui avait viré au cours du temps en une couleur qu'un observateur avait qualifiée de « brun momie ». La couverture est aujourd'hui manquante, les bords inférieurs des pages sont usés, conséquence de fréquentes manipulations.

Ce qui apparaît immédiatement est une page dactylographiée, faisant office d'avant-propos et portant en pied la signature de Harold S. Stiehler. Le texte est un éloge, très conventionnel pour l'époque des « représentants de la Loi », un appel au public à coopérer pleinement avec ceux-ci dans leur mission de « protection des vies et de la propriété privée ». Précédant la signature, un avertissement : « Please handle this book with respect ».

La suite est une longue plongée dans l'horreur. Ce qui fut surnommé par les policiers du NYPD « Livre des Morts » rassemble des centaines de tirages photographiques grand format, traitant tous d'un même sujet : la mort violente sous toutes ses formes. Les images provenaient de diverses sources : tirages demandés à des laboratoires de police scientifique, affaires sur lesquelles il travailla directement, exemplaires récupérés auprès de confrères de tout le pays.

On y trouve des traces d'affaires qui défrayèrent la chronique, dont celle du torse de femme découvert dans une chambre froide du « Meatpack District » et qui alimenta la légende urbaine selon laquelle les frankfurters des marchands ambulants du Lower East Side étaient farcis de la chair des victimes de gangs criminels.

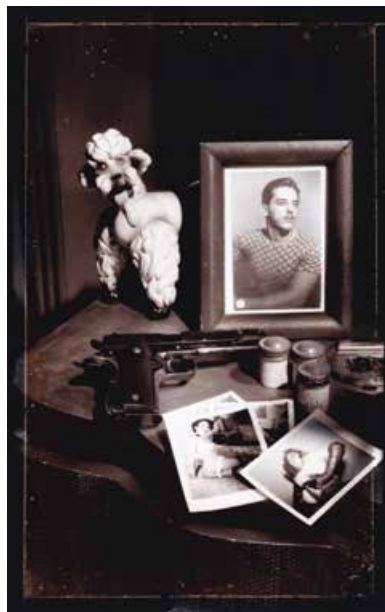
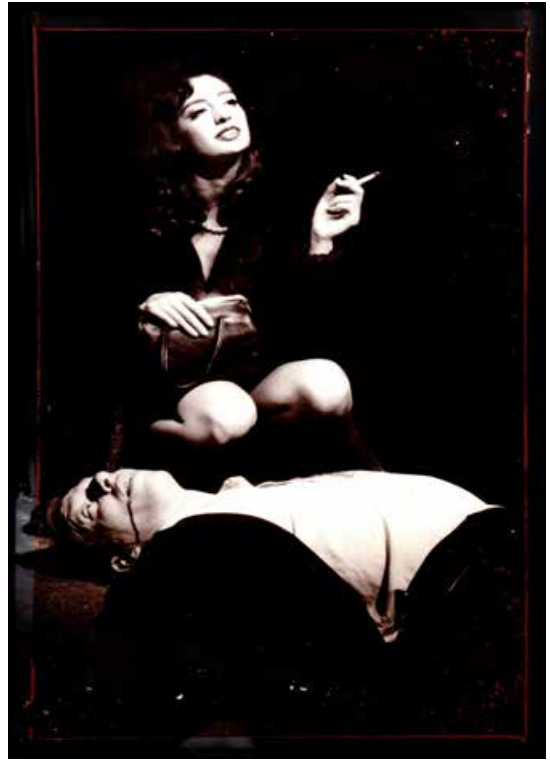
Plusieurs éléments interpellent à la consultation du cahier : le soin maniaque apporté à la collection associé à un manque de cohérence dans la distribution des images. On n'y relève ni respect de la chronologie des affaires, ni classement géographique ou par type d'homicide. Les images sont collées dans l'ordre où sans doute elles se présentèrent à l'inspecteur. Les légendes sont dactylographiées ou manuscrites, parfois de façon purement factuelles, parfois agrémentées de commentaires personnels d'un goût douteux.

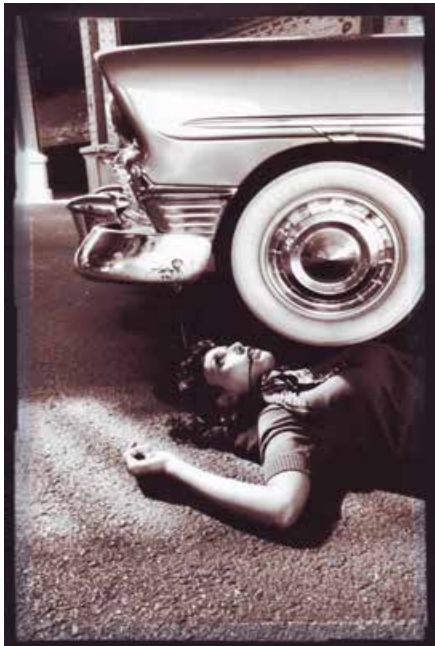
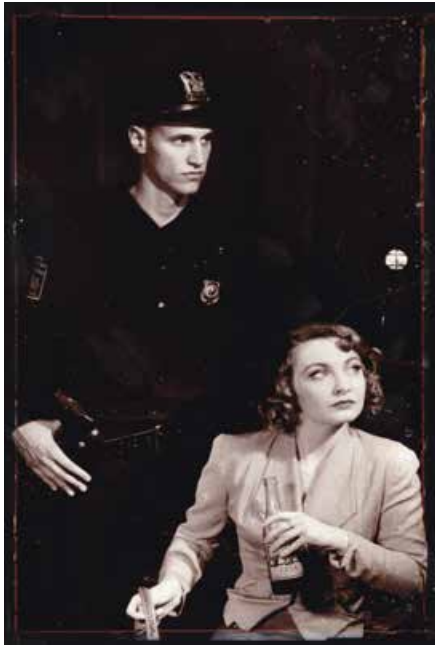
Si certains policiers étaient souvent marqués durablement par des visions d'horreur rencontrées dans leur pratique, ce n'était pas le cas de l'inspecteur Stiehler, capable de commenter un match de base-ball au-dessus d'un corps éviscéré. Ce qui l'obséda tout au long de sa carrière, c'étaient ces affaires irrésolues et qui terminaient classées et oubliées. Selon son dossier personnel, Stiehler était luthérien mais, selon ses collègues, il avait développé une croyance personnelle en la métémpsychose. Il était intimement persuadé que les âmes des personnes assassinées ne pouvaient s'incarner de nouveau tant que justice ne leur ait été rendue.

Harold S. Stiehler décéda d'une rupture d'anévrisme à son bureau le 18 juin 1953. Quelques heures plus tard, Julius et Ethel Rosenberg étaient exécutés au pénitencier de Sing-Sing. Durant plusieurs années, ses collègues se relayèrent pour continuer à alimenter son livre jusqu'à ce qu'il termine, oublié, au fond d'une armoire.

Jean Raymond HIEBLER - 02-2018







Repères Biographiques



Marc Le Mené

Né le 3 novembre 1957 à Lorient.

Son intérêt pour la photo qu'il pratique en autodidacte le mène à installer en 1973 dans la cave de ses parents, commerçants à Morlaix, un petit laboratoire où il s'initie aux méthodes de développement.

En 1979 il trouve à Paris un emploi d'opérateur photo dans un grand studio de photographie publicitaire qu'il quitte, après une année pleine d'enseignements techniques, pour s'installer un atelier où, tout en travaillant pour diverses revues de mode parisiennes, il réalise des photographies dont les sujets, autoportraits, nus, natures-mortes, sont encore très académiques.

En 1985, il est lauréat du prix «moins trente» du Centre National de la Photographie. Après son exposition personnelle au Musée National d'Art Moderne, Centre Georges Pompidou en 1985, il élabore des images « fabriquées » et photographie des paysages de nuit (Rome, Paris), images que le long temps de pose de la prise de vue rend irréelles.

En 1995, il reçoit le prix Roger Pic de la SCAM.

Depuis 1979, de nombreuses expositions personnelles ont permis de faire connaître son travail tant en France, qu'en Italie, Espagne, Hongrie, Roumanie, Egypte, Japon, Suisse.

Marc Le Mené réprovoque l'usage de l'ordinateur et des retouches numériques autant qu'il affectionne les procédés « à l'ancienne », le « fait-main » de la photographie analogique qu'il maîtrise avec finesse.

Prix de Rome en 1989, il est, en 1990, pensionnaire à la Villa Médicis à Rome, où il fait un travail photographique ayant pour sujet Giorgio De Chirico.

La « Chambre Mentale » est la série la plus révélatrice du plaisir que prend Marc Le Mené à jouer avec les êtres et les choses et à établir des rapprochements improbables. C'est aussi la plus longue : commencée fin 1996, la chambre mentale comporte actuellement plus de 250 photographies.

Ses Photographies sont présentes dans d'importantes collections privées (Claude Picasso, Claude Berry, Agnès B) et publiques (Centre Pompidou, Fond National d'Art Contemporain, Musée Rodin, Musée Carnavalet).

Jean-Raymond Hiebler

Né en 1965 dans le Bas-Rhin, Jean R. Hiebler débute la photographie à treize ans, par des images d'épaves de véhicules et de casses de voitures de sa région.

Travaille ensuite comme compositeur typographe et exercera ensuite divers métiers, tout en poursuivant une activité dans la photographie et les arts graphiques. Durant toute la décennie 90, il réside à Nice, se rend plusieurs fois par an à Istanbul où il réalise un travail sur les taxis collectifs de la ville. Réalise, durant la même période, une série sur la marine marchande et les ports d'Europe.

Installé à Lyon depuis le début des années 2000, il a démarré peu après un travail en studio inspiré par des faits divers anciens et par la littérature policière et travaille occasionnellement comme illustrateur pour l'édition.

Cette série, qui se poursuit actuellement, a fait l'objet, dans les années précédentes, de trois expositions dans le cadre du festival du roman policier « Quais du Polar ».

A ce jour le casier judiciaire de l'auteur est vierge.



Galerie Vrais Rêves

PHOTOGRAPHIE CONTEMPORARY

CONTEMPORAINE PHOTOGRAPHY

33 (0)4 78 30 65 42 / +33 (0)6 08 06 94 34

6 rue Dumenge 69004 Lyon - Fr / www.vraisreves.com

Repères Biographiques



Bénédicte Reverchon

[repères biographiques]

Née en 1967 dans le Haut Jura, Bénédicte REVERCHON débute sa formation artistique, après des études secondaires classiques, en passant un an au Musée des Beaux-Arts de Lons le Saunier. Là, elle apprend le dessin et la muséographie et se découvre une passion pour les arts plastiques. En 1987, elle intègre l'Ecole des Beaux-Arts de Versailles où elle découvre la photographie avec Bernard Borgeaud, et poursuit avec Pierre Savatier à l'ENSA de Bourges. En 1991, elle suit le deuxième cycle de l'Ecole Régionale des Beaux-Arts de St Etienne où elle approfondit ses recherches avec François Méchain. Ainsi, en 1994, elle obtient son DNSEP avec les félicitations du jury.

En 2000, elle participe à la résidence pour jeunes photographes européens à Niort en compagnie de Tom Drahos.

Depuis 2010, Bénédicte REVERCHON dirige les ateliers artistiques de la ville de Vaulx-en-Velin, en région lyonnaise, tout en menant une réflexion sur le médium en mêlant photographie et dessin. Elle présente régulièrement ses travaux à la galerie Vrais Rêves.

[repères artistiques] sélection

L'Eau entre l'Art et la Science, Cité de Sciences, la Vilette, Paris, 1991
Entre ciel et terre, radiographie du paysage, Kédézar, Meyzieu, 1995.
Radios actives, Usine Kodak, Chalon sur Saône, 2003.
Oeuvre Ultime, Université de Stasbourg, 2005.
Passage, Warstaal 3, Bern, 2006.
Les lumières de la ville, Galerie Vrais-Rêves, Lyon, 2006.
Un certain paysage, Mai-Photographie, Quimper, 2007.
La mue et le caméléon, Galerie Vrais-Rêves, Lyon 2010.
L'air du temps, Rencontres Photographiques de Tourcoing, 2014.
A travers les yeux d'une libellule, Galerie Vrais-Rêves, Lyon 2014.
Art et Design, Palais des expositions, St Etienne, 20016.
Images improbables & Orographies, Galerie Vrais-Rêves, Lyon, 2018.

